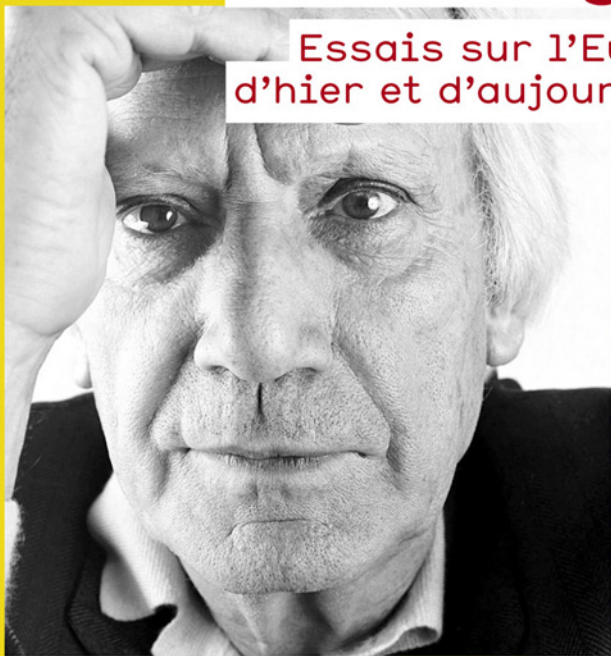


JORGE
SEMPRÚN

Une tombe
au creux
des nuages

Essais sur l'Europe
d'hier et d'aujourd'hui



Champs essais

Extrait de la publication

JORGE SEMPRÚN

Une tombe au creux des nuages

L'histoire de notre XX^e siècle peut se lire comme un roman. Comme un roman, elle s'est construite sur des rencontres, des luttes, des trahisons : Heidegger supprimant la dédicace de son livre, *Être et Temps*, à son ancien professeur de philosophie, Edmund Husserl, parce que ce dernier était juif ; Freud conversant avec Mahler dans les rues de Leyde, une nuit d'été de 1910 ; Husserl appelant à lutter, lors d'une conférence donnée en mai 1935, contre la chute de l'Europe « dans la haine spirituelle et dans la barbarie ». C'est cette même conférence que devait découvrir Jorge Semprún, alors interné à Buchenwald, par l'entremise d'un autre détenu, Felix Kreisler, au cours des heures de discussions dominicales volées à l'enfer du camp auprès de Maurice Halbwachs.

Des années quarante à la chute du communisme, à la réunification allemande et à la construction européenne, ce livre lucide et passionné est le témoignage d'un grand intellectuel européen sur les épisodes les plus marquants de notre histoire.

Jorge Semprún, né en 1923 à Madrid, est mort à Paris en juin 2011. Exilé en France avec sa famille en 1939, il entre très jeune dans la Résistance. Déporté à Buchenwald de 1943 à 1945, il est après la guerre un des dirigeants clandestins du Parti communiste espagnol jusqu'en 1964. De 1988 à 1991, il est ministre de la Culture espagnol. Jorge Semprún est notamment l'auteur de *L'Écriture ou la vie* (Gallimard, 1994 ; Folio, 1996), unanimement salué par la critique et par le public. Son dernier livre, *Une tombe au creux des nuages*, a été élu meilleur essai de l'année par la rédaction du magazine *Lire*.

Traductions de l'espagnol
par Serge Mestre

En couverture: Portrait de Jorge Semprún
© Olivier Roller.

Flammarion

Extrait de la publication

UNE TOMBE
AU CREUX
DES NUAGES

DU MÊME AUTEUR

- Vingt ans et un jour*, Gallimard, 2004 ; Folio, 2006.
L'Homme européen, Plon et Perrin, 2005 et 2006.
Espagnol, éditions de la Cité, 2004.
Les Sandales, Mercure de France, 2002.
Le mort qu'il faut, Gallimard, 2001.
Adieu, vive clarté, Gallimard, 1998 ; Folio, 2000.
Le retour de Carola Neher, Gallimard, 1998.
Mal et modernité, Climats, 1995 ; Seuil, 1997.
L'Algarabie, Fayard, 1981 ; Folio, 1997.
L'écriture ou la vie, Gallimard, 1994 et 1996.
Autobiographie de Federico Sanchez, Seuil, 1996.
Se taire est impossible, Mille et une nuits, 1995.
Federico Sanchez vous salue bien, Grasset, 1993 ; Livre de poche, 1995.
Netchaïev est de retour, Livre de poche, 1989.
La Montagne blanche, Gallimard, 1986 ; Folio, 1988.
Montand, la vie continue, Denoël, 1983 ; Folio, 1985.
Quel beau dimanche, Grasset, 1980 et 2002.
Le Stavisky d'Alain Resnais, Gallimard, 1974.
La Deuxième mort de Ramon Mercader, Gallimard, 1969 ; Folio, 1984.
L'Évanouissement, Gallimard, 1967.
La Guerre est finie, Gallimard, 1966.
Le Grand voyage, Gallimard, 1963 ; Folio, 1972.

Jorge SEMPRÚN

UNE TOMBE
AU CREUX
DES NUAGES

Essais sur l'Europe d'hier
et d'aujourd'hui

*Traductions de l'espagnol
par Serge Mestre*

Champs **essais**

ISBN : 978-2-0812-7879-0

© Climats, un département des Éditions Flammarion, Paris, 2010.

Extrait de la publication

SOMMAIRE

<i>Préface</i>	9
1. L'arbre de Goethe	13
2. De la perplexité à la lucidité	31
3. Mal et modernité : le travail de l'histoire	45
4. La gauche en Europe après les utopies	85
5. La diversité culturelle et l'Europe	111
6. « ... Une tombe au creux des nuages... »	129
7. Ni héros ni victimes	147
8. Mère blafarde, tendre sœur : l'avenir de l'Allemagne	161
9. L'expérience du totalitarisme	175
10. Inventer Israël	185
11. Bilbao et Marx	199
12. La Nuit de Cristal	223
13. Fin de siècle : Freud et Mahler	229
14. Weimar, capitale culturelle	249
15. Culture juive et culture européenne	261
16. Les fleurs de Patočka, le lion d'Orwell	279
17. Les victimes du national-socialisme	289
18. Vienne, figure spirituelle de l'Europe	305
19. Le soixantième anniversaire de la libération	319
<i>Ouvrages cités</i>	325
<i>Sources des textes</i>	327

PRÉFACE

À relire ces pages en vue de leur publication en français, il me semble qu'une certaine cohérence interne s'en dégage – parfois insistante, répétitive même –, malgré la diversité de leurs origines et de leurs circonstances concrètes. Cela tient sans doute, de prime abord, à une réalité objective, celle du contexte historique.

Tous les textes rassemblés ici, à une exception près, sont en effet des conférences prononcées en Allemagne, à l'occasion de différentes commémorations, de divers séminaires ou colloques universitaires. La version allemande de ces interventions, telles qu'elles furent prononcées, de 1986 à 2005 – dès avant la réunification, donc – dans bon nombre de villes et devant un public souvent jeune, curieux et exigeant, fut établie avec l'aide inestimable de Michi Strausfeld, ma collaboratrice depuis le début de mes longues années de présence littéraire et politique dans la République fédérale.

Mais ces discours furent d'abord écrits en français ou en espagnol, mes langues habituelles de travail. Pour cette édition française, tous les textes rédigés originellement en espagnol ont été traduits par Serge Mestre.

Je suis, on le sait, tout à fait bilingue, ce qui provoque chez moi, je l'avoue, une sorte de schizophrénie : suis-je

Espagnol, suis-je Français ? Du point de vue de la langue, mon identité « nationale » est en tout cas floue, flottante, sinon ambiguë. C'est pour cela que j'ai modifié, pour mon usage personnel, une formule que Thomas Mann avait élaborée dans son exil d'Allemand antifasciste : « la patrie d'un écrivain, proclamait-il, c'est la langue... » Je ne peux y souscrire. Je dirais pour ma part : « la patrie d'un écrivain, c'est le langage... » Il est vrai qu'il n'existe pas en allemand deux mots différents. *Langue* et *langage* ont une seule traduction, *Sprache*. Tant pis pour Thomas Mann et les écrivains allemands en général !

Vu cette condition de bilingue, on peut imaginer l'étonnement, parfois le désarroi qui m'assaille, quand je lis traduit en français l'un de mes textes espagnols, et *vice-versa*. Même dans le cas d'une traduction parfaitement correcte, j'éprouve un manque, la vague tristesse du manque. Ce n'est pas ainsi que j'aurais écrit cela !, me dis-je inévitablement.

D'un autre côté, je me refuse à me traduire moi-même. N'étant pas tenu à la fidélité littérale, parfaitement libre de me trahir, donc, chaque traduction de moi-même deviendrait à coup sûr une œuvre nouvelle, ou du moins, une variation nouvelle sur un thème connu, déjà traité par moi : un gâchis babélique, en somme.

Si je mentionne ce problème strictement personnel, qui n'a de signification qu'anecdotique, c'est pour saisir l'occasion de féliciter Serge Mestre, pour me féliciter de l'avoir rencontré à l'occasion de la traduction de mon roman espagnol *Veinte años y un día* : son travail ne me rend jamais étrange ou étrangère la version qu'il en a faite.

Les deux décennies qui constituent le cadre historique de toutes ces interventions, des débats qu'elles provoquèrent en Allemagne – et qu'il est impossible de reprendre,

ni même de résumer ici – sont des années riches, complexes, mouvementées. Dramatiques, souvent.

Des années qui marquèrent une rupture profonde dans le cours de l'histoire, qui signifièrent non pas la fin de celle-ci, comme le prétendit, avec des arguments parfois partiellement pertinents, l'école de Francis Fukuyama, mais bien au contraire qui mirent en route un nouveau mouvement historique, une avancée nouvelle vers un monde différent, aux paradigmes et aux coordonnées en partie imprévisibles.

D'où, soit dit en passant, qu'il semble proprement stupide de réduire, voire de supprimer en France l'enseignement de l'histoire dans certaines filières du secondaire, alors que ledit enseignement redevient plus nécessaire que jamais pour la formation d'esprits capables non seulement de comprendre le monde contemporain, mais aussi d'y intervenir à bon escient.

Quoi qu'il en soit, la chute du communisme, l'effondrement de l'Empire soviétique, qui entraîna la renaissance de vieilles nations détruites par sa domination ; la construction difficile mais irréversible d'une Union européenne ; la mondialisation de l'économie, parfois heureuse, parfois destructrice, dans nos sociétés de masse et de marché ; la crise de la pensée et de la pratique politique que tous ces bouleversements ont suscité dans la gauche européenne social-démocrate et réformiste – paradoxalement, à première et courte vue, puisque l'effacement ou la marginalisation radicale du marxisme-léninisme semblait devoir ouvrir la voie à une hégémonie culturelle et politique du socialisme démocratique, et nous sommes loin du compte –, telle est la toile de fond de toutes ces interventions et conférences en Allemagne.

Et c'est cette toile de fond historique, obsédante, qui donne à cette publication, me semble-t-il et quel que soit l'intérêt que les lecteurs français y trouveront ou n'y trouveront pas, une cohérence interne, une approche théorique qui se veut à la fois passionnée et critique.

Jorge SEMPRÚN,
janvier 2010.

L'ARBRE DE GOETHE

Stalinisme et fascisme

Ce discours, prononcé en 1986, trois ans avant la chute du Mur, évoque un enjeu crucial : pour la première fois, la réunification allemande est envisagée comme la conséquence du nouveau rapport de force qui sera entraîné par l'effondrement de l'URSS, et non comme une conséquence de la « détente » ou une concession faite au « bloc de l'Est ». Contrairement aux communistes allemands, prêts au combat, Gorbatchev décidera, pragmatique, de ne pas réagir militairement à la chute du Mur en 1989. La réunification est le produit d'un acte de résistance et de démocratisation.

Pourquoi donc avoir choisi un étranger – et, concrètement, pourquoi m'avoir choisi, moi – pour ouvrir les débats de ce colloque ? Car, à la lecture du programme, on s'aperçoit tout de suite que ce sont surtout des questions spécifiquement allemandes qui vont y être traitées. Essentiellement des questions concernant l'histoire et l'identité allemandes. Des questions concernant le rapport – ambivalent, parfois douloureux, dans tous les cas critique – qu'entretiennent les Allemands avec leur propre expérience historique. Et par conséquent, des questions qui, à première vue – seulement à première vue, on le comprendra par la suite –, semblent concerner tout particulièrement, et

même exclusivement, des intervenants allemands. Je me suis donc demandé, dans ces conditions, ce que signifiait ma présence à ce colloque. Quels sens peuvent revêtir les quelques phrases d'ouverture que je m'apprête à prononcer devant vous ?

J'ignore quelles sont les raisons qui ont poussé les membres du Conseil des Colloques du Römerberg à m'entraîner dans semblable aventure. Ou plutôt, je les entrevois, mais je pense qu'il n'est pas de mon ressort de les élucider. En revanche, je connais parfaitement les raisons qui m'ont conduit à accepter cet honneur et cette responsabilité. Je vais donc m'employer à les résumer, même si cela risque d'être de façon quelque peu schématique.

Mon rapport avec l'Allemagne, avec l'histoire et la culture allemandes, est ancien, il est complexe, multiple et sans doute fécond dans ma trajectoire d'écrivain, dans ma formation morale et intellectuelle.

Ceux qui ont lu quelques-uns de mes livres savent déjà que je ne suis pas un dévot de l'ordre chronologique dans les récits. Il n'y a guère que Dieu pour connaître, ou pour prétendre connaître, l'ordre chronologique. Mais, en ce qui me concerne, je ne connais pas Dieu, même si je connais les désirs, les rêves et toutes les réalités humaines que son absence suscite. Et qui le rendent historiquement présent, actif, en tant qu'absence inévitable. Surtout en tant que transcendance humaine de son absence active. Et c'est bien pour cela, parce que je n'aime pas l'ordre chronologique, que je ne débiterai pas par la plus ancienne des raisons qui me rattachent à l'Allemagne.

Je commencerai par une raison plus récente. À savoir un rapport combatif et même polémique, au sens étymologique du mot. Un rapport qui est celui d'un adversaire du national-socialisme. C'est d'abord pendant la Résistance, en France, puis dans le camp de concentration de

Buchenwald, que s'est développé ce rapport – on ne peut plus négatif ; quelquefois mortel, mortifère sans doute, mais au bout du compte, un rapport devenu privilégié – avec une des grandes figures ou des incarnations historiques allemandes.

Me permettez-vous de livrer une évocation, un souvenir tout à fait personnel ? Nous sommes à la fin du mois d'avril 1945 : cet après-midi dont je parle allait être mon dernier après-midi dans l'Ettersberg. Ce devaient être les dernières heures de mon séjour à Buchenwald, avant le retour à Paris. Et même si les camions qui allaient nous transporter tout le long de ce voyage dépendaient administrativement d'une « mission de rapatriement » française, il ne pouvait en aucun cas s'agir pour moi d'un retour dans ma patrie.

Quoi qu'il en soit, j'ai profité des dernières minutes de ma présence à Buchenwald pour prendre congé de l'arbre de Goethe. Ce hêtre – que les nazis avaient préservé lorsqu'ils avaient abattu la forêt pour construire les premières baraques du camp – se trouvait sur une esplanade située entre les cuisines et le magasin général. Un an auparavant, pendant l'été 1944, au cours du bombardement des installations par l'aviation nord-américaine, une bombe au phosphore avait touché le hêtre de Goethe. Cependant, ce jour-là, ce fameux après-midi, avec le retour de ce printemps qui annonçait la fin d'une guerre mondiale, quelques branches de l'arbre incendié avaient commencé à reverdir.

C'est tout naturellement que j'ai alors pensé à Antonio Machado, le poète espagnol de mes lectures adolescentes, au vieil ormeau fendu par la foudre...

J'ai ainsi pensé à de nombreuses autres choses, que je ne vais pas tenter de restituer ici, pendant cette longue méditation solitaire devant l'arbre de Goethe, qui venait

semblait-il de ressusciter des glacials incendies de la guerre. Il faut dire que j'avais alors vingt ans et que quelque chose de nouveau, de radicalement nouveau, débutait pour moi, après Buchenwald. Était-ce la vie qui allait commencer, après un si long rêve de la mort ? Ou était-ce plutôt le rêve de la mort qui allait se prolonger ? Ou encore le rêve de la vie : de la vie considérée comme le rêve de la mort ?

À cet instant de méditation devant l'arbre de Goethe, je n'ai su que répondre. Et encore aujourd'hui, il est des moments où je ne le sais toujours pas.

En revanche, ce que j'ai parfaitement su, avec la certitude des évidences naturelles, c'est qu'à partir de cet instant, par bonheur, mon rapport avec l'Allemagne se modifiait une nouvelle fois de façon substantielle.

Mon rapport avec l'Allemagne ne serait plus un rapport polémique, ni même belliqueux. Dès lors, à l'instant même de la défaite allemande, et en partie grâce à toute la haine que j'avais nourrie de façon concrète contre le national-socialisme, je pouvais revenir à mon ancien, à mon toujours vivant amour pour la culture allemande et pour les génies germaniques qui m'avaient tant aidé à comprendre les aberrations du nazisme. C'est à cela que j'ai pensé en contemplant les frêles bourgeons reverdis de l'arbre de Goethe, en ce mois d'avril d'il y a quarante et un ans.

Dans d'autres circonstances, sans doute aurait-il été convenable d'analyser plus en détail la décision, intellectuellement scandaleuse, mais historiquement inévitable, du partage de l'Allemagne. Car il faut bien dire que l'arbre de Goethe ne se trouve pas en République fédérale d'Allemagne, non, il se trouve dans l'autre Allemagne. Il n'est donc pas possible pour moi, Espagnol appartenant à la Communauté européenne, et il n'est pas davantage possible pour chacun d'entre vous de grimper dans un

train, de prendre un avion, puis de se présenter sans autre forme de procès, sans autorisation et sans visa, sans autre autorisation que celle de son propre désir, de sa propre liberté, dans l'Ettersberg, sur les lieux où, sans doute, l'arbre de Goethe continue toujours de se dresser.

Mais sur la question de la division de l'Allemagne – si vous permettez à un étranger de s'exprimer à ce sujet, et vous devez le permettre, même si cela doit vous irriter ou vous surprendre, car la question n'est pas seulement d'ordre interne : elle est au cœur du problème de l'Europe, de son avenir démocratique –, je me contenterai, donc, de ne dire que quelques mots sur ladite question.

La réunification de l'Allemagne est, de toute évidence, nécessaire, mais elle est, en même temps, impensable, du moins si la perspective historique ne change pas radicalement, créant un nouveau rapport de force entre démocratie et totalitarisme.

Car la réunification de l'Allemagne doit être le fruit d'un progrès décisif de la démocratie en Europe. Dans toutes les Europes, certes, celle de l'Ouest, celle du Sud, et aussi celle de l'Est. Mais fondamentalement dans cette *Mittleuropa* qui en constitue le maillon déterminant, dans le territoire où s'est forgé durant des siècles le destin culturel, et même politique, du monde.

Le territoire idéal depuis l'épicentre duquel – d'abord à Vienne, puis à Prague – nous parlait Edmund Husserl, en 1935, au cours de ces conférences qui ont donné naissance à *La Crise des sciences européennes*^{*}, qu'il convient de relire de temps à autre, sans perdre bien entendu de vue les changements qui se sont produits depuis, dans le contexte théorique et dans les circonstances historiques.

* Le lecteur trouvera les références des ouvrages cités en fin de volume.

D'aucuns, sans doute, s'étonneront de me voir évoquer la réunification de l'Allemagne comme le fruit d'une démocratisation de l'Europe – la seule révolution qui mérite encore qu'on se batte pour elle ! – et non comme le résultat des progrès de la paix, conçue comme détente et désarmement. Mais c'est la démocratisation qui est à l'origine de la paix, quoi qu'en pensent certains. La paix – du moins sous sa forme perverse d'apaisement – peut même être à l'origine de la guerre.

Deux moments de l'histoire européenne – qui sont également des moments décisifs de l'histoire allemande – montrent de façon éclatante ce que je veux dire. Est-ce qu'en septembre 1938, au cours de la Conférence de Munich, la paix fut renforcée ? Ou n'ouvrit-on pas plutôt, et dans les pires conditions pour la liberté, les portes de la guerre ? La réponse est évidente. Malgré les vociférations confuses de millions de pacifistes occidentaux, c'est bien à Munich qu'on ouvrit grand les portes de la guerre hitlérienne.

Et un an plus tard, à la fin du mois d'août 1939, lorsque Von Ribbentrop et Staline signent le Pacte de non-agression germano-soviétique, que se passe-t-il ? Sauve-t-on vraiment la paix, ainsi que le proclament les partis communistes du monde entier, ainsi que le déclarent les propagandistes de Hitler et de Staline, ou ne précipite-t-on pas plutôt le monde dans la guerre, dans les pires conditions de confusion et d'aveuglement stratégique pour les forces de la gauche démocratique et socialiste ? Dans ce cas également, la réponse est évidente.

Mais à propos de l'épisode crucial du pacte Hitler-Staline, il convient d'ajouter quelques mots supplémentaires, qui ne nous éloigneront pas de notre sujet, bien au contraire. À Buchenwald, dans les années 1944 et 1945, j'ai plusieurs fois tenté d'interroger quelques camarades

communistes allemands sur cette période, sur leurs sentiments et sur ce qu'ils pensaient de l'époque du pacte Hitler-Staline.

Imaginons la situation. Les camarades communistes se trouvaient à Buchenwald parce qu'ils étaient tous des combattants antifascistes. Ils avaient réussi à survivre aux premières terribles années de la construction du camp. Et soudain, leur ennemi, Hitler, l'homme qui était responsable des souffrances et de la mort de tant et tant de camarades, devient l'allié de Staline. Pire encore, ils découvrent que ce dernier vient d'accepter de remettre à la Gestapo des dizaines de communistes allemands, survivants des grandes purges de 1937.

Concernant ces faits, nous possédons, entre autres, le déchirant témoignage de Margarete Buber-Neumann. Mais les camarades allemands refusaient d'évoquer devant moi cette période. Ou, lorsqu'ils ne refusaient pas purement et simplement, ils tentaient de minimiser son importance : ils la présentaient comme une simple péripétie, la désagréable conséquence d'un virage, non seulement tactique, mais plutôt judicieux. Cependant, il ne s'agissait pas du tout de cela.

Il convient de souligner – et il est d'ailleurs souhaitable que, dans un souci de cohérence et d'honnêteté intellectuelle, cela soit fait d'un point de vue moral par quelqu'un qui fut, comme je l'ai moi-même été, dirigeant d'un parti communiste – que la période de l'alliance germano-soviétique est bien plus qu'une simple péripétie. Qu'il ne s'agit certes pas non plus d'une période isolée, exceptionnelle, qui s'opposerait à une tradition de lutte démocratique, antifasciste, de la part des dirigeants soviétiques. Ce serait plutôt tout à fait le contraire.

C'est la période – qui va de septembre 1939 à juin 1941 – où se révèlent, le plus fidèlement du monde,

les tendances profondes de la politique soviétique. C'est la période où sa nature historique se manifeste le mieux. C'est tout simplement la période de l'apogée triomphale du stalinisme.

En revanche, la période vraiment isolée, exceptionnelle, et qui contredit – brièvement, pragmatiquement – l'essence historique de la politique et de la *Weltanschauung* bolchéviques (aussi bien dans sa formation léniniste, encore capable d'évoluer sur certains aspects, que dans sa formation stalinienne, pétrifiée), est bien la très courte période des fronts populaires, à partir du Septième Congrès du Komintern. C'est une période extrêmement courte qui, depuis 1936 déjà, c'est-à-dire depuis le début de la guerre d'Espagne, montre à qui veut bien se donner la peine de l'analyser objectivement les contradictions, l'opportunisme et les manipulations de l'opinion publique que porte en elle la tactique des fronts populaires de l'Internationale communiste.

Pour en finir avec la question du pacte Hitler-Staline, considéré comme l'apogée du stalinisme, comme le point final de la brève et hésitante tactique des fronts populaires, demandons-nous quels enseignements il convient de tirer de cette expérience pour notre culture politique actuelle.

Deux enseignements, fondamentaux, me semble-t-il. Le premier, sur le terrain des alliances sociales, c'est que le bolchévisme a toujours considéré les partis socialistes démocratiques comme ses principaux ennemis, bien qu'il ne les qualifie pas systématiquement de social-fascistes. Et comme corollaire à cette thèse historiquement démontrée tout au long des années, on peut affirmer en toute certitude que le bolchévisme – c'est-à-dire la direction politique soviétique au fil du temps, de Lénine à Gorbatchev – n'a que très provisoirement cessé de qualifier le socialisme démocratique de social-fascisme, et seulement lorsque

N° d'édition : N.01EHQN000427.N001
Dépôt légal : octobre 2011

Extrait de la publication